FACULTÉ DE MÉDECINE DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY

1912-1913 — N° 1025

INFLUENCE DU MÉTIER

DANS LA

GENÈSE DE LA TUBERCULOSE

(Répartition des cas, suivant les professions dans la population ouvrière de Nancy, de 1895 à 1913).

THÈSE

Présentée et soutenue publiquement le Lundi 28 Juillet 1913.

POUR OBTENIR LE GRADE DE

Docteur en Médecine

PAR

Marie-Joseph-Nicolas-Gabriel RAUBER,

Né à Tannois (Meuse), le 12 Juin 1884.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. HAUSHALTER	professeur...	*Président.*
ROHMER	professeur...	*Juges.*
MICHEL	agrégé.....	*Juges.*
RICHON	agrégé.....	*Juges.*

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

NANCY

A. CRÉPIN-LEBLOND, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

21, RUE SAINT-DIZIER, 40, RUE DES DOMINICAINS

1913

FACULTÉ DE MÉDECINE DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY
1912-1913 N° 1025

INFLUENCE DU MÉTIER

DANS LA

GENÈSE DE LA TUBERCULOSE

(Répartition des cas, suivant les professions dans la population ouvrière de Nancy, de 1895 à 1913).

THÈSE

Présentée et soutenue publiquement le Lundi 28 Juillet 1913.

POUR OBTENIR LE GRADE DE

Docteur en Médecine

PAR

Marie-Joseph-Nicolas-Gabriel RAUBER,
Né à Tannois (Meuse), le 12 Juin 1884.

ACAD. LORR. BAT. BIBL.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM.	HAUSHALTER	professeur...	*Président.*
	ROHMER	professeur...	*Juges.*
	MICHEL	agrégé.....	*Juges.*
	RICHON	agrégé.....	*Juges.*

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

NANCY
A. CRÉPIN-LEBLOND, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
21, RUE SAINT-DIZIER, 40, RUE DES DOMINICAINS

1913

FACULTE DE MÉDECINE DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY

Doyen : M. GROSS, O ✻, I ✪.
Assesseur : M. WEISS, ✻, I ✪.
Professeurs honoraires : MM. BEAUNIS, ✻, I ✪, NICOLAS, I ✪, PRENANT, ✻, I ✪, BERNHEIM, O ✻, I ✪.

Professeurs.

Clinique chirurgicale	M. GROSS, O ✻, I ✪.
Physique médicale	M. CHARPENTIER ✻, I ✪
Médecine opératoire	M. CHRÉTIEN, I ✪
Clinique chirurgicale	M. WEISS ✻, I ✪.
Chimie médicale et toxicologie	M. GARNIER, I ✪.
Clinique médicale	M. SPILLMANN, I ✪.
Clinique obstétricale et Accouchements	M. A. HERRGOTT ✻, I ✪.
Hygiène	M. MACÉ, I ✪.
Clinique medicale	M. SIMON, I ✪.
Physiologie	M. MEYER, ✻, I ✪.
Pathologie gén. et Pathologie interne.	M. ETIENNE, I ✪
Histoire naturelle médicale	M. VUILLEMIN, I ✪.
Clinique ophtalmologique	M. ROHMER, I ✪.
Médecine légale	M. PARISOT, ✻, I ✪.
Clinique des maladies des enfants	M. HAUSHALTER, I ✪.
Histologie	M. BOUIN, I ✪.
Anatomie descriptive	M. ANGEL, I ✪.
Anatomie pathologique	M. HOCHE, I ✪.

Professeurs-adjoints.

Clinique d'électrothérapie (1)	M. GUILLOZ, ✻, I ✪.
Pathologie externe	M. VAUTRIN, I ✪.

Chargés de Cours complémentaires.

Clinique des maladies des vieillards	M. RICHON, A ✪, agrégé.
Clinique des maladies syphilitiques et cutanées	M. L, SPILLMANN, I ✪, agrégé libre.
Accouchements	M. SCHUHL, I ✪, agrégé libre.
Clinique de chirurgie infantile et d'orthopédie (1)	M. FRŒLICH, I ✪, agrégé libre.
Clinique d'oto-rhrino-laryngologie (1)	M. JACQUES, I ✪, agrégé libre.
Clinique des voies urinaires (1)	M. ANDRÉ, I ✪, agrégé libre.
Clinique des maladies mentales	M. PARIS, I ✪.
Médecine opératoire	M. MICHEL, I ✪, agrégé libre.
Thérapeutique et Matière médicale	M. ZILGIEN, I ✪, agrégé libre.

Agrégés en exercice

MM. GUILLOZ, ✻, I ✪.
LAMBERT, I ✪.
RICHON, A ✪.
G. GROSS, I ✪.
FRUHINSHOLZ, I ✪.

MM. COLLIN, A ✪.
DUFOUR, I ✪.
SENCERT, A ✪.
ROBERT, A ✪.

MM. BUSQUET.
LUCIEN, A ✪.
BINET.
PERRIN, A ✪.

Agrégés libres

MM. REMY, A ✪, FÉVRIER, O ✻, I ✪, ZILGIEN, I ✪, FRŒLICH, I ✪, SCHUHL, I ✪, JACQUES, I ✪, ANDRÉ, I ✪, MICHEL, I ✪, L. SPILLMANN, I ✪.

M. F. LAMBERT DES CILLEULS, ✻, Ⓜ, I ✪, Secrétaire.

(1) Fondation de l'Université.

La Faculté a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend ni les approuver ni les improuver.

A MON PÈRE ET A MÈRE

Témoignage de reconnaissance et d'amour filial.

A MON FRÈRE

MEIS ET AMICIS

A mon Président de Thèse :

MONSIEUR LE PROFESSEUR HAUSHALTER

PROFESSEUR DE CLINIQUE MÉDICALE INFANTILE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE NANCY

A TOUS MES MAITRES DE LA FACULTÉ

AVANT-PROPOS

Une thèse excellente où tout marche et se suit
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit,
Il faut du temps, des soins, et ce pénible ouvrage
Jamais d'un étudiant ne fut l'apprentissage.

Nous convenons, avec Boileau, que notre expérience en pareille matière est bien limitée, et espérons en l'extrême indulgence de ceux qui auront le courage d'entreprendre la lecture de ce travail. Ils voudront bien le considérer comme un timide essai que la nécessité fit naître.

Toutefois nous sommes heureux de ce qu'une thèse inaugurale fournisse à celui qui va quitter la Faculté l'occasion de remercier ses maîtres et de leur exprimer, enfin, l'hommage de son respect et de sa profonde gratitude.

M. le Professeur Haushalter a bien voulu accepter la présidence de notre thèse, nous accordant ainsi un témoignage de sa haute sollicitude qu'il nous a été donné d'apprécier, non seulement lors de nos stages à la Clinique des maladies infantiles, mais encore, aux heures passées hors de la Faculté !

Nous devons la meilleure part de notre éducation médicale à ses leçons extrêmement captivantes, à son enseignement si méthodique, à ses précieux conseils. Nous le prions de vouloir bien accepter l'expression de notre vive reconnaissance.

C'est M. le Professeur Spillmann qui nous inspira le sujet de cette thèse. En l'en remerciant sincèrement, nous tenons à lui dire l'excellent souvenir que nous gardons de ses savantes cliniques et le prions de croire à toute notre gratitude.

Nous ne pouvons trop témoigner à M. le Professeur Rohmer, notre juge, l'admiration que nous avons éprouvée à écouter ses intéressantes causeries, dont nous ne saurions oublier ni la science ni l'esprit.

Les heures passées aux travaux de médecine opératoire nous ont permis d'apprécier la richesse d'enseignement de M. le Professeur agrégé Michel dont nous avions, plus tard, l'occasion d'admirer l'habileté en l'art chirurigcal. Il veut bien nous donner, aujourd'hui, une marque de sympathie en faisant partie de notre jury : nous lui en exprimons toute notre reconnaissance.

Que M. le Professeur agrégé Richon, dont nous avons reçu les excellentes leçons et les soins dévoués, nous permette de le remercier doublement et veuille bien croire à notre gratitude.

Nous ne saurions oublier les conseils éclairés de notre ami, le Docteur Legris, chef de Clinique médicale ; les soirées de travail passées en sa charmante compagnie ne s'effaceront jamais de notre mémoire.

Nous assurons tous nos camarades d'études, en particulier le Docteur Régnier, notre intime ami, du grand regret que nous avons de les quitter et conserverons de nos excellentes relations un inoubliable souvenir.

INTRODUCTION

La tuberculose est le plus grand fléau des temps modernes ; en tous cas, celui qui pèse le plus lourdement sur les peuples du monde civilisé.

En France, seulement, elle tue, chaque année, environ 150.000 personnes, c'est-à-dire beaucoup plus que ne l'a jamais fait le choléra, dans ses épidémies les plus meurtrières.

Elle n'épargne aucun sexe, aucun âge, mais c'est l'enfance et la jeunesse qu'elle frappe davantage. Elle est d'autant plus redoutable que son invasion, souvent, est silencieuse et ne se manifeste, clairement, qu'après un temps durant lequel elle a exercé librement ses ravages.

Mais si tous les hommes, également, sont exposés aux effets du bacille tuberculeux, tous ne réagissent pas de même façon contre ses atteintes.

Or, c'est dans la population ouvrière que la tuberculose frappe à coups redoublés. Elle est, avant tout, une maladie populaire. L'inégalité sociale des individus qu'on peut relever dans toutes les maladies, s'af-

firme de façon particulièrement éclatante pour la tuberculose.

Aux causes générales, habituellement invoquées (insalubrité des logements, manque d'air et de lumière, alimentation insuffisante, parcimonie de repos réparateur) comme susceptibles de favoriser la virulence des germes morbides, ne peut-on ajouter les effets directement produits par le métier, sur celui qui en vit ?

M. le Professeur Spillmann nous a engagé à rechercher quelle part on pouvait attribuer à la profession dans la genèse de la tuberculose.

Nous avons essayé de trouver si, dans la réceptivité acquise, on ne devait pas accuser tel métier d'être tuberculigène — par une comparaison établie entre le nombre de tuberculeux que fournissait, dans un temps donné, une profession déterminée et le chiffre donné par une autre.

D'autre part, on attache, aujourd'hui, une importance capitale aux associations de la tuberculose avec certains fléaux sociaux, tels que l'alcoolisme et la syphilis. Ils ne sont malheureusement pas l'apanage d'une classe spéciale, dans la gent ouvrière. Comme l'a dit fort justement M. Gebhard : « Tous les travailleurs leur ouvrent largment les bras ».

Petits employés, petits fonctionnaires, boutiquiers, prolétaires en redingote même, oublient les durs labeurs du jour dans les faciles, mais dangereux plaisirs du soir, et suppléent au manque de nourriture par l'absorption de l'alcool meurtrier.

Donc, s'il est admis que l'alcoolisme et la syphilis sont, à peu près, également répandus dans les diffé-

rentes corporations ouvrières, on est en droit de se demander les raisons pour lesquelles certaines professions fournissent à la bacillose plus de victimes que d'autres.

Nos recherches ont porté sur la clientèle hospitalière, parce que là, seulement, nous pouvions consulter des registres méticuleusement tenus à jour et parce qu'aussi notre statistique envisageant surtout les ouvriers, nous étions à peu près certain de voir séjourner à l'Hôpital ceux d'entre eux qui seraient atteints de phtisie.

Dans un centre comme Nancy, les employés d'usines (industries métallurgiques, ouvriers en chaussures, filatures, etc...) constituent, forcément, la majorité des cas examinés.

Cependant, la population des campagnes n'a pas échappé à notre statistique et nous avons, aussi consciencieusement que possible, essayé d'établir combien il y avait, proportionnellement, de tuberculeux parmi les journaliers et manœuvres, ces vagabonds du travail dont regorgent les grandes villes et qui, tous, sujets à la bacillose, sont plus ou moins porteurs de germes.

Lorsque nous aurons indiqué la répartition de la tuberculose à Nancy, par corps de métier, quand nous aurons établi quelles sont les professions les plus prédisposées à contracter ce mal, nous chercherons comment on pourrait engager la lutte antituberculeuse, nous demandant si certaines industries ne devraient pas être assujetties à des règlements particuliers, du fait de la facile diffusion bacillaire qu'elles favorisent.

Telle est la tâche que nous essaierons de mener à bien. Certes, les statistiques sont fastidieuses à lire, elles sont encore plus pénibles à faire.

De ce travail de patience, dont l'interprétation est fort délicate, nous espérons, pourtant, tirer quelques conclusions pratiques et fournir ainsi un appoint, si faible soit-il, à une lutte sociale qui a une importance considérable pour l'avenir de la nation et de la race.

Un coup d'œil jeté sur la carte de France, établie par Brouardel en 1901 et destinée à indiquer la répartition de la mortalité par tuberculose, nous apprend que la Meurthe-et-Moselle occupe, malheureusement, une des premières places. On y compte 37.9 pour 10.000 décès, alors que les départements les plus éprouvés donnent au maximum 47.9 (Mayenne, par exemple) et les plus épargnés 20, seulement. Nancy, seule ville importante du département, contribue largement pour sa part, à l'élévation de ce taux.

Or, il est passé, en dix-huit ans (de 1895 à 1913) 104.927 malades à l'Hôpital civil de Nancy. Sur ces 104.927 malades, 8.233 ont été traités comme tuberculeux. Abstraction faite des phtisiques venant de l'extérieur, pour leur séjour dans les services hospitaliers et en défalquant ceux que leur âge ou leur situation firent placer sous le vocable « sans profession », nous sommes parvenus à établir, pour chaque corps de métier, dont les membres habitent la ville, les moyennes qu'on lira dans les tableaux ci-joints.

Pour évaluer de façon plus juste le nombre d'ouvriers par profession habitant Nancy, nous avons divisé la période de dix-huit années sur laquelle porte notre étude en deux parties,

Durant les neuf premières années le chiffre total des ouvriers de chaque métier a été obtenu d'après le recensement de 1896.

Nous avons établi celui des neuf dernières années d'après le recensement de 1906.

DIVISION DU SUJET

Pour aborder cette étude deux moyens se présentaient à nous : le plus simple en apparence consistait à examiner les registres du bureau d'hygiène, qui nous aurait renseigné sur les cas pour lesquels une déclaration de décès avait été faite.

Mais ce procédé ne nous aurait fourni que des renseignements incomplets.

La semaine dernière seulement l'Académie de Médecine a décidé de rendre obligatoire la déclaration de la tuberculose, or les recherches que nous avons faites correspondent forcément à une époque où les cas de bacillose se multipliaient inaperçus pour le bureau d'hygiène.

Une autre source où puiser nous était offerte dans les registres d'entrée à l'Hôpital. Là, grâce à l'Administration qui, très obligeamment, mit ses contrôles à notre disposition, nous pûmes relever, concernant les tuberculeux, des cas plus nombreux et plus rigoureusement exacts, que ne nous auraient permis d'en connaître les seules déclarations de décès.

D'autre part, et presque inévitablement, à un moment quelconque de l'évolution de leur maladie, les tuberculeux indigents passent par l'hôpital.

Si pour arriver à établir une statistique se rapprochant autant que possible de l'expression de la vérité, le procédé sus-indiqué nous parut le meilleur, nous ne voudrions toutefois pas en revendiquer la paternité.

Bien avant nous, M. le Docteur Sogniès étudia l'influence des professions sur le développement de la tuberculose, dans un intéressant travail partant de 1879 et portant sur 8.272 décès.

Mais un point demeurait inconnu : celui de savoir combien il existait à Nancy d'ouvriers de telle ou telle profession.

Sans cette importante donnée, quelles conclusions pratiques peut-on tirer de la constation suivante choisie en manière d'exemple : les cordonniers fournissent 600 tuberculeux en dix ans contre 20 seulement pour les chaudronniers, s'il existe à Nancy 4.000 cordonniers alors que le nombre des chaudronniers s'élève à 200 ?

Pour obtenir ces indications jugées indispensables, nous nous sommes adressé successivement au Bureau d'hygiène, à l'Etat civil, à la Bourse du travail, aux inspecteurs du travail, à la Société industrielle de l'Est.

Cependant nous devons reconnaître en toute sincérité l'approximation des chiffres donnés plus loin.

Il est impossible de lutter contre cet à peu près ; les deux raisons primordiales en sont les suivantes : La population ouvrière d'une grande ville est flot-

tante. De nombreux individus exercent à la fois plusieurs professions selon les saisons.

Néanmoins la comparaison des chiffres de tuberculeux, suivant les métiers, nous a semblé intéressante à établir avec le nombre total des ouvriers de la profession.

Notre étude a donc porté sur les cas observés à l'Hôpital de 1895 à 1913, soit un total de 8.233 bacillaires adultes exerçant une profession.

Il va sans dire que nous avons pris soin d'éviter de compter plusieurs fois un même malade, faisant à l'Hôpital divers séjours, ce qui eût complètement faussé les résultats. De même nous avons laissé de côté les ouvriers habitant hors Nancy.

Pour classer les métiers, nous nous sommes basé sur l'influence prépondérante de la stabulation, de la durée du travail et du surpeuplement des ateliers.

C'est ainsi que nous distinguons :

I. — Ouvriers en ateliers : 1° grandes industries ; 2° petites industries.

II. — Ouvriers à domicile.

III. — Employés.

IV. — Ouvriers travaillant au dehors.

V. — Professions diverses et parmi celles-ci certaines qui prédisposent spécialement à l'alcoolisme, ce grand pourvoyeur de la tuberculose.

CHAPITRE PREMIER

Ouvriers en ateliers.

1° GRANDES INDUSTRIES.

Métallurgie.

L'industrie métallurgique est si répandue en Meurthe-et-Moselle qu'il ne faut pas nous étonner de voir dans le pourcentage établi, comparativement aux autres professions, ses ouvriers payer un lourd tribut à la tuberculose.

A dire vrai, les chiffres seraient plus élevés encore si les usines établies dans les environs immédiats de Nancy (Jarville, Maxéville) n'amenaient leurs employés, pour des raisons économiques, à habiter la banlieue.

A quoi faut-il attribuer la dissémination de la tuberculose dans ce milieu ? Aux raisons maintes fois alléguées de travail excessif, il serait, croyons-nous, aussi

vraisemblable d'invoquer la funeste habitude de cracher à terre, très en honneur chez les ouvriers et dont l'interdiction, loin de les émouvoir, les incite plutôt à considérer cet ordre comme un excès de raffinement, à l'usage de la classe riche.

D'autre part, on pratique trop encore le nettoyage à l'aide du balayage et de l'époussetage à sec, dont l'effet certain est de déplacer les germes pathogènes sans plus, exécutant ainsi les classiques instructions du valet de vaudeville, qui définissait le trop servile balayage : « Faire voltiger la poussière du fauteuil sur le canapé et réciproquement ».

Il serait simple d'obvier aux inconvénients précités en mettant à la disposition de chaque ouvrier un crachoir rempli de liquide antiseptique et en substituant au balayage à sec le nettoyage à l'aide d'une linge mouillé tordu. Peut-être alors la phrase prononcée par un prud'homme au conseil de surveillance de l'Assistance publique perdrait-elle de sa sinistre exactitude : « Dans certains ateliers, il y a, devant l'établi, la place du phtisique. Quand l'un ne peut plus venir l'occuper, son successeur est pris. Ainsi se succèdent en un même lieu plusieurs séries d'ouvriers contaminés par leurs prédécesseurs. »

Ouvriers en chaussures.

De tout temps les ouvriers en chaussures ont occupé dans les statistiques établies sur les décès par bacillose une place prépondérante.

On a donné de ce fait diverses explications :

L'ouvrier, pendant son travail, ne respirerait que par la partie postérieure des poumons, d'où résulterait une diminution de la circulation d'air dans les régions supérieures de ces organes.

Et puis les manufactures de chaussures, situées pour la plupart au centre de la ville, disposent de peu de place, les ouvriers y sont entassés, l'aération y est insuffisante. Ajoutons, très souvent les salaires sont peu élevés, d'autant moins que l'usage des machines tend de plus en plus à se généraliser. Cette situation économique doit fatalement retentir sur la santé de l'ouvrier.

Il ne faut pas attacher trop d'importance à la cause généralement invoquée et qui, soi-disant, aiderait par dessus tout à la dissémination de la tuberculose chez les ouvriers en chaussures : nous voulons parler de la matière première (cuir provenant d'animaux bacillaires) qu'ils emploient pour leur travail.

Quoi qu'il en soit toutes ces causes existent. A des degrés divers elles se combinent pour faire de ce métier l'un des plus dangereux et des plus meurtriers.

D'après les chiffres publiés par le ministère de l'intérieur, 4.700 ouvriers en chaussures habitent Nancy. Nous avons relevé dans les entrées à l'Hôpital 690 ouvriers atteints de tuberculose, ce qui donne 8.01 cas pour 100 ouvriers de la profession.

Ouvriers en limes.

Ce métier rentre parmi ceux qui exposent à des catarrhes bronchiques, aux blessures des muqueuses par des corps étrangers, aux pneumokonioses.

Faut-il considérer l'influence de ces facteurs comme minime ou doit-on attribuer les heureux résultats de la statistique à l'hygiène rationnellement appliquée dans les ateliers, nous ne le savons pas. Mais à Nancy sur 620 ouvriers en limes, l'Hôpital a reçu seulement 42 tuberculeux, soit une proportion de 3.3 pour 100.

Ouvriers chapeliers.

Les chapelleries occupent ici 370 ouvriers et ouvrières. Si les salaires sont peu élevés en général, le travail par contre y est peu fatiguant, n'obligeant pas l'ouvrier à utiliser des matières nocives.

Nous avons relevé de 1895 à 1913, 31 cas seulement, soit une moyenne de 4.3 pour 100.

Imprimeurs-lithographes.

Les 1.200 imprimeurs-lithographes habitant la ville fournissent 44 cas de tuberculose, ce qui fait une moyenne de 4.3 pour 100.

On peut accuser l'absorption lente, mais continuelle

du plomb, chez les imprimeurs-lithographes, se traduisant, très fréquemment, par des accidents gastro-intestinaux dont l'incessante répétition met l'organisme en état de moindre résistance pour lutter contre les atteintes du bacille.

Aux effets du saturnisme, il faut joindre l'obligation de travailler, sans cesse debout, dans les sous-sols surpeuplés et mal aérés, pour expliquer la fréquence de la tuberculose dans ce corps de métier.

Là, en effet, le travail n'est pas excessif et sa durée dépasse rarement neuf heures par jour. De plus, ce métier est un des mieux rémunérés, permettant par conséquent aux imprimeurs de se nourrir suffisamment et de se loger convenablement.

Papetiers.

Les cartonneries et papeteries sont, pour la plupart, situées hors ville, quelques-unes même en pleine banlieue.

Aussi, les ouvriers qui y sont employés n'ont-ils pas tendance à s'installer dans les taudis des rues du centre.

Nouvel exemple venant renforcer ceux précédemment cités pour d'autres professions, et tendant à prouver que la matière employée par l'ouvrier et si souvent incriminée par l'hygiéniste, ne saurait, en dehors des facteurs habitat et manière de vivre, fournir, à elle seule, de nombreuses victimes à la bacillose.

Comment expliquerait-on, alors, que pour les

525 papetiers habitant Nancy, nous n'ayons relevé que 13 cas de tuberculose, soit une moyyenne de 1.6 pour 100.

Tissages.

Beaucoup d'auteurs ont accusé les industries textiles d'être phtisiogènes, par l'action des poussières organiques.

Il est certain que les particules de coton, voltigeant sans cesse dans une atmosphère saturée de vapeurs humides ne constituent pas un milieu particulièrement hygiénique.

Or, les manufactures de tissage occupent, en Meurthe-et-Moselle, un grand nombre d'ouvriers et d'ouvrières, dont 825 habitent Nancy.

Nous devons dire que la prévoyance de certains industriels a su doter les tisserands de maisons ouvrières, sinon confortables, du moins larges et aérées. Un type nous en est fourni par les cités ouvrières de Bonsecours.

La tuberculose sévit rarement dans ces habitations, au point que nous n'avons eu à enregistrer que 71 cas en dix-huit ans, ce qui équivaut à 4.5 pour 100.

Verreries.

La même observation peut s'appliquer aux verriers. Le temps est passé où l'on pouvait incriminer le soufflage, déterminant des emphysèmes et plaçant l'appa-

reil pulmonaire dans de mauvaises conditions de résistance. Des procédés plus modernes et moins dangereux ont obvié à cet inconvénient (soufflage à l'air comprimé).

Les ouvriers de ce métier touchent, en général, des salaires élevés qui leur permettent de vivre dans de bonnes conditions d'hygiène et d'alimentation.

212 verriers habitent Nancy. 14 ont été traités, à l'Hôpital, pour tuberculose, soit une moyenne de 3.1 pour 100.

Tabacs.

La manufacture des tabacs occupe 1,200 ouvriers, qui ont fourni, en dix-huit ans, 16 entrées à l'Hôpital pour tuberculose, soit 1 pour 100, chiffre peu élevé si l'on tient compte de ce que cette industrie est l'une des plus insalubres qui soit.

Dans cette profession se relèvent aussi les pneumokonioses professionnelles, mais les tabacs étant manufacturés par l'Etat, le travail y est, peut-être, mieux réglementé et les prescriptions hygiéniques plus rigoureusement observées.

INDICATION de la PROFESSION.	NOMBRE des cas de tuberculose.			NOMBRE d'ouvriers de la profession.			POUR CENT.
	1895 à 1904	1905 à 1913	TOTAUX.	1895 à 1904	1905 à 1913	TOTAUX.	
Ouvriers en ateliers. *Grandes industries.*							
Métallurgie	—	259	259	—	2.364	2.364	10.8
Ouvriers en chaussures	333	357	690	3.800	4.700	8.500	8.01
Ouvriers en limes	27	15	42	620	620	1.240	3.3
Ouvriers chapeliers	14	17	31	340	370	710	4.3
Imprimeurs, lithographes	40	44	94	980	1.200	2.180	4.3
Papetiers	9	13	22	525	525	1.050	2
Tisserands	25	46	71	720	825	1.544	4.5
Chaudronniers	1	14	15	784	784	1.568	0.9
Verriers	3	14	17	235	212	547	3.1
Ouvriers des tabacs	8	8	16	310	1.200	1.510	1
Compagnie Gaz et Electricité.	7	15	22	376	512	888	2.4

CHAPITRE II

2° PETITES INDUSTRIES.

Sculpteurs-menuisiers.

Le métier de menuisier, de sculpteur sur bois est une industrie à poussière. Pourtant, là encore, nous ne croyons pas qu'il faille considérer comme points de moindre résistance les lésions déterminées par la pénétration et la fixation, dans le parenchyme pulmonaire des diverses poussières tenues en suspension dans l'atmosphère de ces ateliers. Plutôt il nous semble que la facile dissémination des germes par l'intermédiaire de ces poussières est beaucoup plus à suspecter.

M. le Professeur Spillmann a traité pour bacillose un jeune ouvrier ébéniste qui travaillait chez un petit patron avec quatre compagnons. Il raconta que l'un d'eux, poitrinaire depuis des années déjà, toussait et

crachait toujours dans la sciure répandue sur le sol. Il ajouta que jamais il n'avait vu balayer l'atelier.

On conçoit les chances de contagion résultant de cette regrettable manière de faire. Aussi ne faut-il pas s'étonner de trouver pour 950 ouvriers menuisiers et sculpteurs 83 cas, soit 7.5 pour 100.

Tapissiers.

Le taux de la tuberculose est élevé pour cette profession.

M. le Professeur Spillmann a cité, concernant la syphilis, un mode de contagion assez fréquent chez les tapissiers.

En travaillant, ils mettent dans leur bouche un certain nombre de petits clous pour ne pas s'astreindre à puiser continuellement à même la boîte. Puis, tranquillement, ils rejettent dans le sac ceux qui n'ont pas été utilisés. D'autres les reprennent ensuite, et usant du même procédé peuvent ainsi s'inoculer. Si l'on peut accuser le spirochète, à la virulence relativement éphémère, d'une pareille diffusion, que penser, alors, du bacille de Koch dont la résistance est beaucoup plus grande. En tous cas, une telle coutume doit être considérée comme susceptible de diffuser le mal. Les tapissiers, en effet, travaillent rarement en commun, étant appelés à se rendre à domicile pour exercer leur profession ; ils n'ont pas à souffrir comme d'autres des inconvénients résultant de l'insalubrité des ate-

liers où un nombre exagéré d'individus respirent dans un cubage insuffisant.

Pour 230 ouvriers tapissiers 12 cas de tuberculose élèvent la moyenne à 4.1 pour 100.

Relieurs.

La reliure est placée par nombre d'auteurs dans la classe des industries à poussières organiques, et, comme telle, réputée phtisiogène. La proportion de 5.6 pour 100 que nous avons trouvée pour les ouvriers travaillant à Nancy semble confirmer cette hypothèse.

Il faut ajouter que les relieurs habitant pour la plupart les vieilles maisons du centre de la ville, ne travaillent pas dans les conditions hygiéniques désirables.

Serruriers-Ferblantiers.

Nous relevons dans nos calculs 91 cas de tuberculose pour 790 ouvriers. Cette énorme proportion de 9.1 pour 100 ne peut être expliquée autrement que par l'habituelle insalubrité des taudis où travaillent les ouvriers de cette profession, et les non moins habituelles pratiques d'intempérance dont ils sont coutumiers.

Selliers-Bourreliers, Couteliers.

La tuberculose, ainsi que le prouve notre statistique est peu fréquente dans ces métiers qui occupent d'ailleurs, à Nancy, un très petit nombre d'ouvriers.

Pour 260 selliers, 3 cas seulement, soit une moyenne de 1.72 pour 100.

Pour les couteliers, 2 cas, soit 1.66 pour 100 comme chiffre moyen.

Blanchisseuses et Repasseuses.

Afin de ne pas multiplier exagérément les colonnes de nos tableaux nous avons réuni sous une même rubrique ces deux professions, quoiqu'elles semblent agir de façon différente dans la dissémination de la bacillose.

Chez les blanchisseuses, on peut, jusqu'à un certain point, invoquer la contagion directe par les linges et les habits contaminés des phtisiques.

Pour les repasseuses, la cause réside dans le surmenage, la température excessive et riche en C O, le surpeuplement des ateliers. 700 ouvrières donnent 33 cas de tuberculose ou une moyenne de 4.2 pour 100.

Vanniers, Chaisiers.

Là encore intervient une cause évidente de contagion par les poussières. On comprend sans peine qu'une vieille chaise puisse être considérée comme un repaire de germes pathogènes.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que nous ayons observé 6 cas pour 94 ouvriers, soit 6.33 pour 100, surtout si l'on ajoute aux dangers professionnels, ceux relevant du genre de vie qui fait de ces éternels ambulants les locataires des ponts et les pensionnaires des cabarets.

INDICATION de la PROFESSION.	NOMBRE des cas de tuberculose.			NOMBRE d'ouvriers de la profession.			POUR CENT.
	1895 à 1904	1905 à 1913	TOTAUX.	1895 à 1904	1905 à 1913	TOTAUX.	
Petites industries.							
Sculpteurs, menuisiers.....	56	83	139	880	950	1.830	7.5
Tapissiers.	12	12	24	260	230	580	4.1
Dessinateurs, relieurs.....	7	10	17	140	160	300	5.6
Serruriers, ferblantiers.....	51	91	142	740	790	1.530	9.1
Charrons	4	5	9	80	80	160	5.6
Brosseurs.....	8	3	11	160	160	320	3.4
Vanniers, chaisiers.....	6	6	12	94	94	188	6.3
Coutelliers.....	1	1	2	60	60	120	1.66
Selliers-bourreliers.....	3	7	10	260	320	580	1.72
Blanchisseuses-repasseuses..	33	27	60	700	700	1.400	4.2

CHAPITRE III

Ouvriers à domicile.

Au point de vue de la genèse de la tuberculose, c'est-à-dire au point de vue de la préparation du terrain et de la facilité de la contagion efficace par le bacille de Koch, les ateliers sont encore moins meurtriers que les industries à domicile.

« Là, écrit M. Romme, dans son ouvrage intitulé « Lutte sociale contre la tuberculose », fleurit, dans toute sa beauté, le *sweating-system.*

« Comme elles ne sont soumises à aucune réglementation, on y travaille 12, 14, parfois même 16 heures par jour, dans des locaux exigus, encombrés, qui servent en même temps de logement. La tâche elle-même comporte, ordinairement, dans ces industries une position assise, le thorax penché en avant, et cela pendant des heures entières, si bien que la ventilation des poumons se fait mal. Ajoutons à ceci un air ruminé, chargé de poussières, et nous comprendrons que, dans

ces milieux, l'effet de l'encombrement, du surmenage physique, de l'alimentation insuffisante, doit se faire sentir d'une façon particulièrement éclatante. »

Si l'on joint à ces trop exactes constatations les salaires de famine qui rétribuent, à l'ordinaire, ce genre de travail, on voit quel merveilleux terrain la bacillose trouve là pour se développer.

Tailleurs, Couturières.

220 ouvriers tailleurs et couturières sont entrés à l'Hôpital, pour tuberculose, ce qui, pour un total approximatif de 1.700 hommes et femmes de la profession, donne une moyenne de 9.5 pour 100.

Brodeuses, Lingères, Bonnetières.

A Nancy, la broderie et la lingerie occupent 125 ouvrières. Il importe de signaler qu'à côté du dur labeur auquel les condamne leur profession, ces malheureuses doivent vaquer aux soins du ménage, élever des enfants. Leurs loisirs (!) qui occupent douze heures de leurs journées, sont employés à tirer l'aiquille, au prix quotidien et dérisoire de 0 fr. 60 à 0 fr. 80.

De ce regrettable état de choses la conclusion est que les registres de l'Hôpital constatent l'entrée de 215 lingères ou brodeuses bacillaires, en dix-huit ans, portant à 8.6 le pourcentage des cas.

INDICATION de la PROFESSION.	NOMBRE des cas de tuberculose.			NOMBRE d'ouvriers de la profession.			POUR CENT.
	1895 à 1904	1905 à 1913	TOTAUX.	1895 à 1904	1905 à 1913	TOTAUX.	
Ouvriers à domicile.							
Tailleurs, couturières... ...	119	101	220	1.600	1.700	2.300	9.5
Brodeuses, lingères, bonnetières.....	90	125	215	1.200	1.300	2.500	8.6
Employés.							
Employés de commerce	5	47	52	900	980	1.880	2.7
Employés de bureau.....	52	67	119	1.600	1.900	3.500	3.4

CHAPITRE IV

Employés de bureaux.

Bien que les employés de bureaux et ceux de commerce occupent un degré plus élevé de l'échelle sociale, les conditions antihygiéniques signalées par M. Romme, concernant les ouvriers à domicile, peuvent s'appliquer aux petits fonctionnaires des services administratifs et commerciaux.

Certes, pour eux, la misère est moins grande, le pain mieux assuré, l'alcoolisation moins intense, le logement moins insalubre, toutes causes faisant que l'individu se trouve mieux armé pour résister à une infection accidentelle.

Pourtant, il faut constater avec M. Navarre, qu'un hôtel des Postes de l'importance de celui de Nancy, par exemple, réunit de 80 à 300 facteurs dans un local dont le cube d'air réel est à peine de 1.300 mètres, où beaucoup d'employés arrivent avec leur premier déjeuner qu'ils mangent, tout en triant. Cependant les nombreuses poussières en suspension dans l'air sont

déplacées de façon incessante par l'opération du tri.

Dans le même ordre d'idées, le Professeur Brouardel cite le cas suivant : un notaire employait un clerc atteint de tuberculose pulmonaire. Ce clerc avait la fâcheuse habitude, d'abord de mouiller son doigt de salive pour feuilleter les dossiers, ensuite étant arrivé à la période de tuberculose ouverte, d'expectorer dans un crachoir rempli de sable sec se trouvant précisément placé auprès de la bouche du calorifère.

L'air chaud desséchait, rapidement, les crachats et les bacilles, mêlés à la poussière, voltigeaient dans la pièce où de nombreux jeunes gens travaillaient en commun. Le résultat ne se fit pas attendre. En une année, il y eut, parmi les clercs de cette étude, six cas de phtisie aiguë, terminés rapidement par la mort.

Un fait analogue, où la même pathogénie se pouvait retrouver, mais dont furent victimes trois employés seulement, se produisit il y a peu de temps, dans une grande banque nancéienne.

Pour un chiffre de 980 employés de commerce, hommes et femmes, nous relevons 47 cas de tuberculose traités à l'Hôpital, soit une moyenne de 2.7 pour 100.

1.900 employés de bureaux fournissent 67 cas, ou 3.4 pour 100 de tuberculeux.

Le service des Postes et Télégraphes a donné sur 800 employés ou facteurs 9 tuberculeux, sans que l'on puisse songer, ici, à établir une proportion exacte, car beaucoup d'entre eux ont des ressources ou des salaires suffisants pour ne pas recourir aux services hospitaliers et se faire traiter à domicile.

CHAPITRE V

Ouvriers travaillant au dehors

Ce genre de métier impose à ceux qui en vivent de nouvelles conditions. Ici, on ne pourra plus incriminer la stabulation, la contagion de voisinage, mais bien le surmenage physique et l'alcoolisme qui en est quasi inséparable.

Journaliers et Manœuvres.

Journaliers et manœuvres donnent un exemple typique de ce fait : surmenés, peu payés, mal logés, mal nourris, éthyliques le plus souvent, ils fournissent, pour tuberculose, 1.591 entrées à l'Hôpital, en dix-huit ans, soit près du tiers des entrées totales.

Cependant on ne peut tirer des conclusions précises de ce chiffre alarmant. Lorsqu'un malade sans métier

déterminé, mais usant de tous un peu pour gagner sa vie, est appelé à indiquer sa profession lorsqu'il entre à l'Hôpital, il répond évasivement à la question posée. L'employé de l'Administration ne sachant au juste à qui il a affaire, range le nouveau venu dans la classe des « manœuvres ».

Quant aux journaliers, si la signification du vocable dont on les dote équivaut à : « qui travaille à la journée », en fait il sert à qualifier ceux « qui travaillent au jour le jour » ou même ne travaillent pas du tout, mais dont l'allure et la situation sociale sont telles qu'on n'ose décemment pas les ranger parmi ceux dits : « sans profession ».

Charpentiers et Couvreurs.

Les causes de dissémination relevées chez ceux qui vivent dans un milieu contaminé ne peuvent être invoquées pour les charpentiers et couvreurs travaillant, le plus souvent, au grand air.

Par contre, ils sont plus que tous autres exposés à l'intempérie des saisons, ils dédaignent ou ignorent les trop simples précautions à prendre pour éviter les effets des brusques changements de température.

S'il est permis d'élever un doute sur la gravité des affections pulmonaires « a frigore », il n'en est pas moins vrai que nous avons trouvé nombre d'ouvriers de cette profession traités à l'Hôpital pour bronchites aiguës. Le retour, plusieurs fois constaté, de ces

mêmes malades souffrant de la même affection révèle, chez eux, une tendance à la chronicité.

Ainsi expliquons-onus le nombre de 67 tuberculeux sur 720 ouvriers, soit 5 pour 100 de moyenne.

Maçons, Terrassiers.

La même observation peut s'appliquer aux maçons et terrassiers avec cette différence à noter que le travail auquel ils se livrent étant plus fatiguant que celui des couvreurs, ils demandent volontiers à l'alcool le « coup de fouet » soi-disant indispensable pour mener à bien leur tâche.

143 tuberculeux entrés à l'Hôpital sur 2.550 ouvriers donnent une moyenne de 4 pour 100.

Peintres.

On a bien souvent parlé de l'antagonisme existant entre le saturnisme et la tuberculose. Comme nous le dirons, plus loin, au sujet de la prétendue immunisation par l'anthracose, chez les mineurs, c'est là, s'il faut en croire nos statistiques, une assertion purement hypothétique.

Le seul examen des chiffres suivants peut faire justice de cette théorie.

480 peintres, dont beaucoup sont ou ont été des saturnins fournissent 37 cas de tuberculose, soit 7.8 pour 100.

Cochers, Charretiers.

Alcooliques le plus souvent, exposés aux intempéries, sujets par conséquent aux affections aiguës des voies respiratoires, ne réparant pas normalement leurs forces par un sommeil suffisant, les cochers et les charretiers offrent une proie facile à la tuberculose.

On constate 55 entrées de tuberculeux pour un chiffre total de 640 ouvriers de la profession, soit 6.5 pour 100.

Chemins de fer.

Les Compagnies de Chemins de fer ont soigneusement réglementé l'admission de leurs employés. Pour être embauché, il faut qu'un examen médical ait vérifié que tel individu est exempt de tares, qu'il paraît, physiquement, capable de supporter le travail pour lequel on le destine. Les veilles périodiques sont compensées par des journées de repos.

Pour ces motifs, les chances de contagion et l'influence du surmenage sont bien diminuées.

De plus, les employés de chemins de fer ont un salaire fixe, suffisant, ils sont exempts du chômage et de toutes les misères qu'il entraîne.

Cependant, si les parties des gares dans lesquelles pénètre le public constituent déjà un milieu particulièrement insalubre pour ceux qui y vivent continuel-

lement, que dire alors du matériel transportant des milliers de voyageurs ? Ceux-ci, qu'ils soient sains ou atteints d'affections transmissibles, considèrent avec la même indifférence les avis affichés par les soins du Comité d'hygiène et maculent de leurs crachats les wagons, nettoyés ensuite à sec par les employés.

Les désastreux effets qui en pourraient résulter ne se font pas sentir ici.

Nancy occupe 2.140 ouvriers répartis dans les services : voie, exploitation et ateliers. Si quelques-uns, de grade supérieur, se soignent chez eux, la grande majorité pourtant, en cas de maladie, passe par l'Hôpital.

Or, on n'a relevé que 23 entrées pour tuberculose, ce qui donne une proportion de 0.86 pour 100 seulement.

Pour la Compagnie des Tramways le nombre des tuberculeux est un peu plus élevé.

Sur 420 employés 5 ont été traités pour bacillose, donc : 1.19 pour 100.

Agents de police.

En dix-huit ans, sur 240 agents de police résidant à Nancy, 11 seulement sont entrés à l'Hôpital pour affections bacillaires, soit une moyenne de 3 pour 100.

Il faut tenir compte, non seulement de ce fait que les gardiens de la paix ne sont assimilables ni aux ouvriers dont le labeur est excessif, ni aux employés

travaillant dans un milieu antihygiénique, mais aussi qu'il s'agit d'un corps d'élite, comportant un sévère examen médical d'entrée et composé d'hommes sélectionnés déjà par le service militaire.

Jardiniers et Cantonniers.

Nous avons dû ranger sous la même rubrique les jardiniers et les cantonniers, faisant ainsi rentrer dans cette catégorie les employés de la Ville préposés à l'entretien des jardins publics, dont les fonctions relèvent à la fois des services de la voirie et du jardinage. Pourtant les conditions de milieu sont différentes et les jardiniers proprement dits, s'ils ne compromettent pas par des pratiques d'intempérance les heureux effets de leur travail en plein air, se trouvent pour résister au bacille de Koch, dans des conditions très supérieures à celles des cantonniers. Ceux-ci, vivant dans les boues ou les poussières, seraient plutôt assimilables aux balayeurs — et c'est à l'appoint donné par eux que nous attribuons le chiffre relativement élevé de tuberculeux dans cette profession, — puisque nous trouvons 91 cas pour 770, ou 6.7 pour 100 en moyenne.

Balayeurs, Chiffonniers.

Ces balayeurs auxquels nous faisions allusion tout de suite ont donné en dix-huit ans 10 entrées pour

tuberculose, à l'Hôpital civil. On ne peut tirer de cette constatation aucune conclusion intéressante, dans l'incapacité où nous sommes d'évaluer même approximativement le nombre d'ouvriers de cette profession particulièrement instable. Beaucoup en effet, sont balayeurs aujourd'hui, qui étaient hier terrassiers et redeviendront manœuvres demain, au gré de leur courage, de la saison et de l'embauchage.

D'ailleurs le relevé exact du nombre des balayeurs travaillant à Nancy, s'il était possible, ne donnerait même pas de renseignements précis. Tant de ces malheureux meurent ça et là, suivant les vagabondages, ou recueillis à temps dans un Hospice, y vont finir leur misérable vie.

En ce qui concerne l'instabilité, les chiffonniers ne sont pas comparables aux balayeurs. On peut rester chiffonnier toute sa vie, qu'on gagne assez largement à ce métier là. Mais il est à peine utile de signaler que la manipulation des chiffons constitue une source incessante de contages pour ceux qui exercent cette profession — aux mœurs assez nomades, en vérité — puisqu'il nous fut impossible d'en évaluer le nombre. De 1895 à cette année, 19 chiffonniers ont été traités à l'Hôpital.

Marchands ambulants.

Lorsqu'ils déclarent à leur entrée à l'Hôpital être « marchands ambulants » les malades vivant de ce métier, pêchent les uns par orgueil, les autres par

modestie. Il s'agit en effet d'établir une différence grosse d'importance au point de vue pathogénique, entre le forain et le marchand ambulant proprement dit. Le premier est un commerçant souvent aisé, travaillant peu, ayant des employés pour l'aider, des Syndicats pour le soutenir et qui, le cas échéant, se fait traiter à l'Hôpital simplement parce que sa vie vagabonde ne lui permet qu'une installation de fortune.

Le marchand ambulant au contraire est un gagne-petit, il court les routes du matin au soir, couche dans sa roulotte en hiver, à la belle étoile en été, vend peu, mange moins encore, mais en échange boit bien.

On ne peut songer, dans ces conditions et pour une population aussi flottante, à établir un pourcentage, nous avons relevé 27 entrées en dix-huit ans.

INDICATION de la PROFESSION.	NOMBRE des cas de tuberculose.			NOMBRE d'ouvriers de la profession.			POUR CENT.
	1895 à 1904	1905 à 1913	TOTAUX.	1895 à 1904	1905 à 1913	TOTAUX.	
Ouvriers travaillant au dehors.							
Charpentiers, couvreurs.....	25	42	67	620	720	1.340	5
Maçons, terrassiers.....	47	143	190	2.138	2.550	4.688	4
Peintres.....	24	37	71	420	480	900	7.8
Journaliers, manœuvres	629	962	1.591	?	?	?	?
Jardiniers, cantonniers	16	75	91	570	770	1.340	6.7
Agents de police.....	3	8	11	150	220	370	3
Cochers, charretiers	25	55	80	580	640	1.220	6.5
Marchands ambulants.....	8	19	27	?	?	?	?
Balayeurs.....	4	6	10	?	?	?	?
Chiffonniers.....	5	14	19	?	?	?	?
Chemins de fer.....	8	23	31	1.435	2.140	3.575	0.86
Tramways	»	5		»	420	420	1.19

CHAPITRE VI

Professions diverses.

Il nous reste à parler, maintenant, de certains métiers ne rentrant dans aucune des classes précédentes, en raison du genre de vie spécial qu'ils imposent aux ouvriers de ces professions.

Garçons de café, Limonadiers.

Pour ceux-ci la proportion de tuberculeux est élevée : 52 cas pour 780 employés, soit une moyenne de 6.3 pour 100.

Les raisons en sont multiples.

Au premier rang se place l'alcoolisme dont l'influence néfaste a été si souvent signalée. L'alcool est un poision phtisiogène ainsi que l'ont démontré surabondamment la clinique, la statistique et la médecine expérimentale.

On trouve en effet, parmi les tuberculeux, une énorme proportion d'alcooliques. M. Jacquet sur 252 phtisiques soignés dans les hôpitaux de Paris en a trouvé 180 qui étaient alcooliques avant les premiers symptômes de la maladie.

Les alcooliques deviennent donc tuberculeux dans une proportion de 71.42 pour 100, laquelle proportion monterait même à 88 et 90 pour 100 dans les statistiques de Rendu, de Barbier et de Constant (de Montpellier) (1).

Evidemment, c'est suivant les obligations de leur métier que les ouvriers sont plus ou moins tentés de se laisser entraîner aux excès alcooliques.

En 1899, Bollinger faisait remarquer au Congrès de Berlin la fréquence avec laquelle les garçons brasseurs devenaient tuberculeux. Son étude portait exclusivement sur ceux de Munich. Depuis, nombre d'auteurs ont démontré qu'elle se pouvait appliquer à toutes les villes (Liebe, Hoppe, Bonne, Volland, Mosler) opinion qui se retrouve dans l'aphorisme pittoresque de Landouzy « L'alcoolisme fait le lit de la tuberculose ».

De par leur situation, précisément, les garçons de café et les garçons brasseurs sont enclins à faire un usage immodéré de l'alcool.

Nous avons pu le constater, presque toujours, en interrogeant ceux d'entre eux qui étaient venus échouer à l'Hôpital.

Est-il besoin de rappeler ici le triste exemple fourni

(1) R. Romme. — *La lutte sociale contre la tuberculose.*

par les directeurs d'une grande Brasserie de la région qui donnent à leurs employés « la bière à volonté ».

Si l'on joint à cette action phtisiogène celle non moins importante du surmenage, des veilles, de la stabulation, ces causes s'exerçant sur des organismes débilités, on s'explique facilement le lourd tribut que les ouvriers de cette profession payent à la bacillose.

Bien plus, le garçon de café, aux jours de sortie, loin de demander au grand air un palliatif momentané pour sa réclusion habituelle, va immanquablement chercher dans un autre cabaret le repos qu'il ne sait pas trouver dans celui où il est employé.

Pour des raisons analogues, sans doute, la proportion est aussi élevée chez les tonneliers : 17 cas pour 280 ouvriers, soit une moyenne de 6 pour 100.

Boulangers.

D'après les constatations faites par MM. Brouardel et Mosny et rapportés dans leur « Traité d'hygiène », il y aurait 74 pour 100 de boulangers tuberculeux, cette statistique ayant porté sur les 400.000 ouvriers de cette profession employés en France.

Les auteurs susdits, alarmés de cette effrayante proportion, considérant surtout que les boulangers, par le travail auquel ils sont astreints, constituent d'importants facteurs de contage, demandent, comme moyen prophylactique, la suppression du pétrissage à bras pour le remplacer par le pétrissage mécanique.

Dans ces conditions, nous fûmes très étonné d'en-

registrer chez les 634 ouvriers boulangers travaillant à Nancy, 13 entrants à l'Hôpital, comme tuberculeux, ce qui ne fait que 2.4 pour 100 en moyenne.

Et nous pensions, pour expliquer ces chiffres peu élevés, malgré le surmenage et les mauvaises conditions thermiques dans lesquelles vivent ces ouvriers, qu'il fallait tenir compte de la santé nécessairement robuste des individus choisissant cette profession et aussi de ce fait que l'ouvrier boulanger est habituellement bien nourri et presque toujours largement payé.

Artistes lyriques.

Nous avons dû, très irrespectueusement pour l'art en général et l'art lyrique en particulier ranger sous ce vocable toutes les filles soumises tuberculeuses qui se sont fait traiter à l'Hôpital, nous conformant aux indications données par les registres d'entrée, dans la colonne « professions ».

Quelques artistes de métier y figurent cependant, et ils ne doivent cette fâcheuse promiscuité qu'aux déclarations des entrantes prétendant pouvoir s'intituler « chanteuses » et non prostituées, sous prétexte qu'elles ont paru, jadis, sur quelque scène de café-concert.

Etant donné le genre de vie menée par ces pseudo-artistes, il n'est pas étonnant de relever 33 entrées pour bacillose.

Dans le même ordre d'idées, et grâce à l'amabilité

de notre ami le Docteur Benech, qui a bien voulu mettre à notre disposition 80 fiches de prostituées traitées à la Maison de Secours, nous avons compté 49 tuberculeuses.

En plus du genre de vie signalé tout à l'heure, bien fait pour tuberculiser celles qui s'y livrent, il faut ajouter, comme le fait remarquer le Docteur Salle, dans sa thèce « Prostitution et tuberculose », que ces femmes deviennent du fait de leur profession, d'excellents porteurs de bacilles. (Contagion par voie buccale et génitale.)

Si les exigences statistiques nous ont forcé à doter les véritables artistes lyriques d'un titre péjoratif, il nous faut ajouter pourtant que cette profession fournit de nombreuses victimes à la bacillose.

Ce ne sont évidemment pas les titulaires d'emplois au théâtre qui augmentent le chiffre des tuberculeux. Leur existence très fatigante est compensée par des émoluments particulièrement élevés, d'ailleurs ils ne sont jamais traités dans les services hospitaliers et nos investigations ne pouvaient porter sur leurs cas.

Mais les petits emplois, ceux qu'on qualifie à l'habitude « d'utilités », les choristes aussi, astreints à fournir certains accessoires dispendieux avec des salaires de 200 francs par mois, obligés à des veilles quotidiennes, à de longues heures de répétitions pendant le jour dans le milieu le plus insalubre qui soit, sont une proie facile pour la phtisie.

Les renseignements pris à ce sujet chez le régisseur du Théâtre municipal de Nancy, nous ont appris que sur 40 choristes, 10 d'entre eux, en moyenne,

étaient traités pour tuberculose durant la saison, c'est-à-dire six mois seulement.

Mineurs.

Les mineurs gagnent très largement leur vie et ne travaillent souvent que quelques heures par jour. Ces deux conditions jointes au besoin de se retrouver en commun, puisque dans les galeries ils sont habituellement isolés, font que le cabaret abrite ces ouvriers pendant les heures de liberté. Après avoir tenté de confondre anthracoce et tuberculose, on a voulu considérer la première de ces affections comme susceptible de conférer l'immunité vis-à-vis de la tuberculose.

Les cas trop nombreux qu'il nous a été donné de compter, où anthracose et tuberculose se rencontrent à la fois paraissent faire justice de cette affirmation.

De 1895 à 1913, 129 mineurs sont entrés à l'Hôpital comme tuberculeux. Nous n'avons pu établir le pourcentage, le nombre d'ouvriers de cette profession n'intéressant pas directement Nancy.

On a proposé d'aider à la salubrité des puits par la ventilation électrique, l'aspiration mécanique des poussières. Mais là, comme pour nombre d'autres métiers, c'est l'ouvrier lui-même, puisque sa situation lui en donne les moyens, qui devrait s'armer contre le fléau par l'hygiène et la tempérance.

Cultivateurs.

Nous ne voulions tout d'abord pas faire rentrer les ouvriers de culture dans notre statistique, nous sachant dans l'impossibilité d'établir un pourcentage, du fait qu'ils habitent la campagne et ne figurent pas dans les recensements établis à Nancy, mais frappé, en parcourant les registres par le nombre extraordinaire de cultivateurs bacillaires, nous avons relevé le chiffre global des entrants de cette profession puisque nous ne pouvions faire mieux, et nous avons noté 288 cas !

Ici, intervient bien certainement l'effet des collectivités rayonnantes signalées par le Docteur Brouardel : Un soldat tuberculeux réformé retournera à la chaumière familiale, où, ignorant des soins à prendre pour ne pas contaminer les siens, il vivra, dans un logis mal éclairé, mal ventilé.

Un jeune homme qui est venu de la campagne à la ville pour y trouver une situation, devient bacillaire, ne peut plus garder sa place et se soigne difficilement, parce qu'il est seul et peu fortuné, il retournera dans sa famille, précisément à l'époque où sa maladie est la plus contagieuse. Et puis combien de tuberculeux aux yeux desquels on fait luire, comme dernière chance de salut, le séjour à la campagne et qui vont, reçus ou soignés par des paysans toujours âpres au gain donner leur maladie avec quelques pièces de monnaie.

D'autre part nous avons noté sur ces 288 cas un nombre de tuberculoses locales certainement supérieur à celui des phtisies pulmonaires. On peut, croyons-nous, l'expliquer ainsi : Ces cultivateurs tuberculisés par l'exportation susdite, mais de façon dormante, sont exposés par leurs rudes travaux à des traumatismes continuels, qui à un moment donné viennent réveiller le microbisme latent.

Domestiques.

Nous n'avons malheureusement pas pu nous procurer un chiffre, même approximatif, des domestiques habitant Nancy. En dehors des sources officielles où nous avons utilement puisé pour les autres corps de métier, nous nous sommes adressé, au sujet des bonnes et ménagères, à un inspecteur du travail et à un directeur de bureau de placement de la ville. Les nombres qu'ils nous ont donnés sont en telle disproportion que nous préférons ne pas tabler sur des chiffres aussi fantaisistes.

Toutefois, nous pouvons assurer que la proportion de tuberculeux doit être excessivement élevée dans le milieu ancillaire, puisque nous notons 401 entrées pour bacillose, soit un des totaux les plus forts que nous ayons eu à relever.

Il est banal d'insister sur le danger couru par les jeunes filles venues de la campagne, habituées jusque-là à la vie au dehors, au travail des champs, et

qui, brusquement, changent de milieu, de régime et de métier.

Plus que toutes autres, elles sont exposées aux causes de contagion, sans que, par ailleurs, elles soient suffisamment armées pour y résister.

Infirmiers.

Brouardel, dans son traité d'hygiène, étudiant la situation faite aux garçons d'hôpitaux, constate qu'à l'inconvénient de vivre au milieu de phtisiques, s'ajoute pour eux le danger de recevoir incessamment les gouttelettes bacillifères projetées par les tuberculeux au moment des quintes de toux. De plus, ils sont appelés à manier les draps et le linge de corps des malades, à nettoyer les crachoirs, etc...

Il faudrait isoler les bacillaires contagieux, attribuer aux salles où ils seraient, exclusivement des infirmiers d'un certain âge, faire l'éducation du personnel, et entre autres instructions indispensables, leur apprendre à se laver convenablement les mains, à se brosser les ongles, à se gargariser avant les repas et le repos, leur donner des logements salubres, un sommeil suffisant, une nourriture abondante ; enfin, assurer minutieusement la désinfection des linges et des crachoirs.

Pour leur compte, l'Hôpital de Nancy et ses annexes, occupent normalement 150 infirmiers et infirmières.

Si l'on recherche la manière dont sont recrutés ces

employés qui devraient être particulièrement sélectionnés et apporter des garanties de résistance et de robustesse, on constate, au contraire, que ce sont le plus ordinairement des sujets débiles, souvent d'anciens malades, et, en hommes du moins, presque tous des éthyliques.

Ils jouissent d'une liberté très restreinte, sont occupés la journée durant à des travaux pénibles, sinon dangereux ; leur repos nocturne est fréquemment interrompu, puisque, malgré les réclamations pressantes, ils sont astreints à coucher dans la salle commune.

« En échange, écrit judicieusement le Docteur Job, on leur donne des gages peu élevés, et toutes les chances possibles de se tuberculiser. »

En dix-huit ans, 36 infirmiers et infirmières ont été traités à l'Hôpital pour des tuberculoses graves, les forçant à interrompre leur service ; et bien que ce chiffre soit inférieur à la réalité (nous connaissons plusieurs cas de tuberculose dans le personnel hospitalier actuel, tuberculeux qui n'en continuent pas moins à vaquer aux occupations journalières) il donne une proportion de : 16 pour 100, la plus élevée que nous ayons eu à constater.

Cuisiniers.

Si l'atmosphère dans laquelle sont obligés de vivre les cuisiniers peut être considérée comme insalubre (odeurs nauséabondes, chaleur excessive, oxyde de

carbone), il est juste de reconnaître que beaucoup d'entre eux sont largement rétribués et jouissent d'une liberté relativement grande.

Mais, tous ne sont pas des Vatel, et les futurs maîtres de l'art culinaire eux-mêmes n'en sont pas moins astreints à un apprentissage durant lequel les gages sont insignifiants ou nuls et les heures de loisir parcimonieusement accordées.

C'est précisément pendant leur jeunesse, c'est-à-dire à l'âge où ils peuvent le plus facilement se tuberculiser, qu'ils subissent ce régime.

Telle est, croyons-nous, la raison qui fit entrer 23 bacillaires sur 260 cuisiniers, portant à 8.8 pour 100, le taux de tuberculeux.

Coiffeurs.

Les coiffeurs, — mais surtout les garçons coiffeurs, — ont su acquérir, grâce à leurs syndicats, des heures de liberté satisfaisantes, durant lesquelles ils peuvent récupérer la diminution de résistance créée par le fait de se tenir debout de façon presque continue.

On a accusé aussi les salons de coiffure de constituer un milieu malsain.

Si, en effet, les établissements qui se targuent d'établir leurs services suivant toutes les prescriptions de l'hygiène moderne, n'offrent, de ce fait, qu'une garantie illusoire, il est vrai de dire que l'air y est continuellement renouvelé, par les incessantes entrées des

clients quand la maison est fréquentée, et par la possibilité d'aérer lorsque les clients font défaut.

Nous n'avons relevé, d'ailleurs, que 12 entrants à l'Hôpital pour tuberculose chez 430 ouvriers, c'est-à-dire : 2.7 pour 100.

INDICATION de la PROFESSION.	NOMBRE des cas de tuberculose.			NOMBRE d'ouvriers de la profession.			POUR CENT.
	1895 à 1904	1905 à 1913	TOTAUX.	1895 à 1904	1905 à 1913	TOTAUX.	
Professions diverses.							
Garçons de café et brasseries.	40	52	92	660	780	1.440	6.3
Tonneliers	17	17	34	280	280	560	6
Domestiques	118	283	401	—	—	—	?
Boulangers	13	26	39	534	634	1.168	3.3
Infirmiers	10	36	46	100	180	280	16
Cuisiniers	4	19	23	110	150	260	8.8
Coiffeurs	6	6	12	200	230	430	2.7
Artistes lyriques	7	26	33	—	—	—	—
Instituteurs	2	10	12	—	—	—	—
Chauffeurs mécaniciens	»	57	57	—	520	520	8
Mineurs	»	79	79	—	—	—	—
Cultivateurs	»	188	188	—	—	—	—
Colporteurs, chasseurs	»	26	26	—	—	—	—
Bergers	»	13	13	—	—	—	—
Bouchers, tripiers	»	32	32	—	—	—	—

CONCLUSIONS

L'examen des tableaux précédents nous prouve, par la froide vérité de leurs chiffres, que certaines conditions paraissent favoriser, dans une large mesure, la dissémination de la tuberculose. Ce sont :

1° *La stabulation.* — Un grand nombre d'individus réunis dans le même local (ouvriers en chaussures, par exemple) se tuberculisent d'autant plus facilement que les mesures prophylactiques prescrites par les règlements d'hygiène sont insuffisantes et, de plus, souvent négligées.

2° *Le surmenage,* auquel la presque totalité des corporations ouvrières est plus ou moins condamnée, a une action manifeste dans la genèse de la contamination tuberculeuse : il agit en préparant le terrain.

3° *L'alcoolisme,* dont l'influence phtisiogène est nettement vérifiée par les nombreux cas de tuberculose observés dans certaines professions qui incitent aux excès éthyliques (ex. : garçons de café).

4° *Il paraît démontré, en outre, que la morbidité tuberculeuse est d'autant plus considérable, dans chaque profession, que les revenus moyens de celle-ci sont*

moins élevés (ex. : brodeuses, lingères, et, de façon générale, les ouvriers travaillant à domicile).

Il ne suffit pas de constater le danger, d'en rechercher les causes, il faut le prévenir.

a) Un premier moyen de défense consistera à répondre directement aux effets résultant des quatre causes incriminées.

1° En rendant plus sévères et en obligeant à mieux respecter des prescriptions hygiéniques jusqu'alors insuffisantes — en calculant le nombre des mètres cubes d'air jugés indispensables à l'ouvrier, non de façon générale, comme les règlements administratifs actuels le prescrivent — mais en basant ce nombre, suivant chaque industrie, sur les dangers plus ou moins grands qu'entraîne l'utilisation des matières employées (système adopté en Allemagne).

2° En réglementant la journée des ouvriers, en sorte qu'ils ne puissent dépasser le maximum d'heures fixé par le Ministère du Travail d'accord avec le Comité d'hygiène, sans exposer le patron responsable à des amendes élevées et impitoyablement infligées.

3° En organisant la lutte antialcoolique. Si l'on en croit M. Jacquet, la population ouvrière absorbe les 4/5 de l'alcool total livré à la consommation. Comment l'en empêcher, comment lui prouver avec M. Hayem, que « la tuberculose se prend sur le zinc » ?

« Les remèdes sont si nombreux, dit M. Georges Clémenceau, que leur multiplicité atteste, à la fois, et la complexité du problème et l'insuffisance de chaque mesure en particulier. »

La première de ces mesures, c'est la prédication.

Mais l'effet de la parole n'est efficace qu'au moment même où on l'entend. Faire appel au raisonnement quand l'instinct et surtout l'habitude appellent l'auditeur du côté opposé ; éduquer la volonté de l'ouvrier, émoussée par des années d'entraînement vers un idéal précisément contraire ; offrir, en compensation, d'insipides boissons innocentes ; multiplier les sociétés de tempérance ; tous ces moyens, excellents en principe, sont, en fait, de rendement à peu près nul.

Si les hygiénistes, les philanthropes, les sociologues unis rompent d'inutiles lances contre l'ennemi toujours vainqueur, peut-on compter alors sur l'intervention des pouvoirs publics ?

« En 1889 seulement fut commencée la campagne parlementaire pour la restriction des débits de boisson. Après onze ans d'efforts, le Sénat votait la loi limitant le nombre des cabarets qui, il y a quelques mois, venait lamentablement échouer à la Chambre des députés. » (1)

En sorte qu'à la formule « Alcool, richesse nationale », il faut opposer cette autre : « Alcoolisme, péril national » contre lequel les remèdes individuels ou législatifs demeurent jusqu'alors impuissants.

« Il faudrait, dit l'auteur précité, changer l'homme dans sa compréhension de la vie autant que dans les conditions sociales où nous le voyons se mouvoir. »

4° Pour remédier aux fâcheux effets créés par l'insuffisance des salaires et, en attendant qu'ils augmentent, les œuvres d'assistance, la fondation de maisons et de jardins ouvriers peuvent donner de bons résultats, autant que la mesure récemment prise par le

Ministre du Travail instituant, dans les grandes industries, des délégués, chargés par les ouvriers eux-mêmes, de veiller à ce que soient rigoureusement appliquées les mesures d'hygiène prescrites par la loi. Dans le même sens, on peut espérer que l'œuvre d'éducation antituberculeuse, entreprise dans les milieux professionnels, portera ses fruits.

b) Mais la tuberculose une fois installée chez les travailleurs, que faire pour limiter ses ravages ?

Afin de lutter contre une maladie transmissible comme la phtisie, le moyen le plus efficace consisterait à guérir « ceux qui sont atteints », autrement dit à supprimer les porteurs de germes.

Malheureusement, nous ne connaissons jusqu'alors aucun traitement spécifique.

En revanche, on sait que la tuberculose, maladie de déchéance, guérit souvent d'elle-même, du moins à sa première période, quand le bacillaire, mis au repos dans un air pur et convenablement nourri, peut réparer à temps ses forces et récupérer son activité organique. De cette notion mise en lumière par les travaux de Brehmer sont sortis les « sanatoria », armes utiles pour la lutte antituberculeuse, mais ne pouvant combattre efficacement le mal qu'à ses débuts. C'est donc à une classe limitée de malades que s'applique cette thérapeutique.

Aussi le traitement prophylactique demeure-t-il le plus important. Si l'on pouvait éviter la diffusion du bacille, en isolant chaque foyer contagieux, en détrui-

(1) G. Clémenceau. — *Préface du livre de* M. Jacquet, *ayant pour titre* « l'Alcool ».

sant, sur place, tous les germes morbides, le problème serait prêt d'être résolu.

Dans ce but, le Professeur Robin envisage simultanément : l'effort demandé à l'individu sain (défense du milieu individuel) et l'effort demandé à la société (défense du milieu collectif).

c) La déclaration obligatoire de la tuberculose aidera-t-elle à limiter les ravages du fléau ? Céli disait l'autre jour à ce sujet : « Le malade que vous signalez ainsi à la défiance universelle, que vous éloignez de la vie commune comme si vous lui attachiez au cou la clochette des anciens lépreux, peut guérir... alors ?... »

Et bien alors, on pourra du moins, en temps voulu, éloigner des autres les porteurs de germes.

Quand on considère la dissémination de la tuberculose dans les différents milieux sociaux, on prend confiance en ce moyen prophylactique.

Au point de vue spécial qui nous occupe, nous constatons que l'isolement du tuberculeux est particulièrement difficile à réaliser dans la classe pauvre. C'est là pourtant qu'il serait le plus utilement applicable, puisqu'au fur et à mesure qu'on s'élève sur l'échelle sociale la bacillose devient de moins en moins meurtrière.

Tous ces efforts, laborieusement poursuivis, ont donné des succès partiels. Ils ne doivent cependant pas faire douter d'une décisive victoire.

« En France, quand il y a brèche dans la muraille, c'est là que, d'un même élan, se portent toutes les vaillances. »

Puisse ce vieil adage ne point se trouver en défaut,

ici. On peut avoir confiance : s'il est arrivé chez nous que l'esprit public se laissât surprendre, par aventure — jamais, quand le devoir a commandé le dévouement pour l'intérêt commun, l'esprit de sacrifice n'a fait défaut.

Vu :
Nancy, le
Le Président de la thèse,
P. Haushalter.

Vu :
Nancy, le 22 juillet 1913.
Le Doyen,
Gross.

Vu et permis d'imprimer :
Nancy, le 23 juillet 1913,
Le Recteur de l'Académie,
Ch. Adam,
Correspondant de l'Institut.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

1° Ouvrages généraux.

ARNOULD. — Nouveaux éléments d'hygiène.

BROUARDEL et MOSNY. — Traité d'hygiène.

BERTILLON (S.). — De la morbidité et de la mortalité par profession.

BRÉMOND. — Précis d'hygiène industrielle.

COURMONT. — Traité d'hygiène.

GRILLET. — Hygiène du travail dans les établissements industriels et commerciaux.

HIRT. — Die Krankheiten der Arbeiter. Leipzig.

LONDE. — Essais de médecine préventive.

MULLER et CACHEUX. — Les habitations ouvrières.

POINCARÉ (L.). — Traité d'hygiène industrielle.

ROMME. — La lutte sociale contre la tuberculose.

ROTH et KRAFT. — Allgemeine Gewerbe Hygiene und Fabrik gezetzgebung.

2° Articles de journaux, de revues, thèses, ouvrages spéciaux.

1892. — Paté. — *Annales d'hygiène :* La phtisie des faïenciers.

1896. — Napias. — *Revue d'hygiène :* Protection de la femme dans l'industrie.

1901. — Bocquet. — La tuberculose en France. Thèse de Paris.

1902. — Trengel. — La tuberculose à l'étranger. Thèse de Paris.

1904. — Dracin. — La tuberculose : Etude statistique et prophylactique. Thèse de Paris.

1904. — Roch. — La tuberculose en ville. Thèse de Toulouse.

1904. — Durozoy. — La tuberculose au village. Thèse de Paris.

1904. — Salle. — Prostitution et tuberculose. Thèse de Nancy.

1907. — Mougin. — La lutte antituberculeuse. Thèse de Montpellier.

1909. — Gombault. — La tuberculose dans les milieux ouvriers. Thèse de Lille.

1913. — Clémenceau (G.). — *Le Monde médical :* L'alcool.

IMPROBVS
OMNIA
VINCIT
LABOR